érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Bricoler l'incurable. Gold Save the Queen [installation de Mohamed El Baz] : profession mythologue »

Jean-Claude Saint-Hilaire

Inter : art actuel, n° 91, 2005, p. 58-59.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/45795ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Document téléchargé le 9 November 2012 09:03

Bricoler l'incurable. Gold Save the Queen

[installation de Mohamed El Baz]

Profession mythologue

> JEAN-CLAUDE ST-HILAIRE

Originaire du Maroc et vivant à Lille, en France, où il enseigne, Mohamed EL BAZ présentait au Lieu, centre en art actuel, un énième chapitre de son projet *Bricoler l'incurable*, amorcé en 1993. L'odyssée consiste en une observation de la vie : il est particulièrement aux aguets d'informations économique, politique, sociale, ethnique, ainsi que de celles sur la situation internationale et la consommation. Tout cela est accompagné de ses traces affectives, comme en repoussoir. Il utilise les médias comme engin de recherche et collecte ainsi ses traces du monde à travers un temps défini. Il est à noter qu'à l'origine, le projet devait durer dix ans et se terminer, donc, en 2003. La richesse du processus l'a toutefois amené à prolonger l'opération.

Les installations construites développent chacune un chapitre, une synthèse artistique, une espèce de « polaroïd » multiforme et « multisource », une proposition de lecture orientée par les filtres choisis. Il s'agit d'un système « installé », totalement ouvert, où le public est appelé à errer entre les différentes strates, les différents sens mis en action par la manigance de l'artiste. Le chapitre de Québec s'intitulait *Gold Save the Queen*.

Ce procédé peut aisément se comparer au bricolage que Claude LÉVI-STRAUSS a érigé en méthode de travail. À partir de différents corpus sociaux, une sélection d'éléments se fait et, mis en relation, ces éléments redonnent une certaine explication du monde par la voie mythique. « Le propre de la pensée mythique, comme du bricolage sur le plan pratique, est d'élaborer des ensembles structurés mais en utilisant des résidus et des débris d'événements[1]. » Cet aspect particulier nous ramène à ces notions sémiotiques qu'on tente d'oublier, parfois, et qu'il s'agit en effet de construire en un axe paradigmatique avec des morceaux de chaînes syntagmatiques différentes. Mais enfin...

La voie artistique qu'emprunte EL BAZ s'apparente à cette voie mythique. L'installation se développe comme une vision mentale, c'est-à-dire que les éléments indiqués recréent une nouvelle dynamique ressentie par l'amateur, individuellement. Une « histoire » se raconte ; elle est datée par des photographies de journaux, des extraits d'articles, des observations sous le mode du journal personnel, des portraits, des livres d'artistes déjà publiés, des montages vidéo, des chandelles qui brûlent. Il faut plonger dans l'installation, lire, soupeser, observer à notre tour, décoder, dénoter. La tâche est de reconstruire ce puzzle notionnel.

Sur le premier mur (celui qui porte le titre) au bout de la salle, la moitié gauche est en rouge. Plusieurs éléments y cohabitent.

Une série de courts textes tirés d'un « journal personnel » (peut-être fictif), en rouge sur noir, sont agrandis. On peut y lire : « [...] Une démarche personnelle partait d'un constat, tout le monde peut aller en prison. Et artistiquement, j'ai toujours été attiré par l'enfermement. [...] Ce matin, il y avait une dizaine de petites installations. Surtout des Afghans et des Irakiens. Quand la police est arrivée, ils se sont sauvés. »

Une énorme photo est placée à la droite du texte, un moniteur vidéo est à sa gauche et un livre est suspendu à une ficelle :

- un énorme portrait du père de l'artiste, barbu, les yeux fermés, vu de face ;
- une bande vidéo repasse en boucle un extrait de *La dernière tentation du Christ* (Martin SCORCESE) montrant un groupe d'hommes et de femmes dévêtus, debout dans une rivière, dansant au rythme de mélopées. Cette scène, m'a raconté EL BAZ, a été tournée à côté de son village natal, au Maroc. On y reconnaît même le dialecte local ;
- le livre est une œuvre antérieure combinant textes et photos, reproduisant des clichés de presse. Beaucoup relatent des événements faisant foi de la situation tendue au Moyen-Orient.

« *Gold Save the Queen* » est écrit en haut, sur toute la largeur du mur. Le profil de la reine Elizabeth II est en ombre chinoise, noir sur rouge, à l'extrême gauche.

Le long mur est couvert de cinq agrandissements photo tirés de journaux, ponctués de retouches Photoshop. Ces photographies représentent : 1) un couple de bourgeois posant au pied d'un escalier, leur tête en feu ; 2) au Lupanar, quatre prostituées montrant leur cul. *S*, *E* et *X* sont écrits sur trois fesses. La tête de celle du milieu est en feu ; 3) un homme, torse nu, qui se tient les bras croisés, se protégeant. Sa tête est en feu ; 4) un homme en complet noir qui est à côté d'un soldat communiste moustachu, au garde-à-vous. La tête de l'homme est en feu ; 5) un homme assis sur une chaise tenant le portrait d'un autre homme sur ses genoux. Sa tête est en feu.

Un mur plus petit montre quatre grandes photos en noir et blanc. L'artiste m'a livré que les quatre personnes sont lui-même, son frère, sa sœur et son père : 1) gros plan sur le visage de l'artiste, beaucoup plus jeune. Il déforme ses traits avec les index écartés de chaque côté ; 2) le soir, dans un terrain vague, son frère vêtu seulement d'un short blanc tient une fourche dont les pointes s'appuient sur la peau de sa poitrine ; 3) portrait de sa sœur, en gros plan, flou ; 4) contre-plongée sur son père habillé de blanc, assis dans un fauteuil. On ne voit pas son visage, que sa tête chauve.

Sur tout le mur est écrit, au-dessus, le texte suivant : « Les soldats veulent bien se suicider mais pas mourir. »

Sur un petit mur, séparé du reste, encadré par deux grandes fenêtres, un ensemble complexe apparaît. Le large profil de l'artiste est dessiné avec précision. Le trait est granuleux, noir. Un néon blanc est situé juste au-dessus, à l'horizontale. Sept couteaux de cuisine sont plantés dans le mur. Un petit miroir est à une bonne hauteur, sur la droite, à côté d'un livre fixé par une ficelle. Il s'agit d'un journal personnel où sont notés et datés différents événements et pensées des premières années du millénaire.

Dans chacune des deux fenêtres est peint en bleu (à gauche) un motif de mort (crâne et deux os croisés) et un autre en rouge (crâne et deux sabres croisés).

Dans l'espace central, à trois mètres du mur « familial », se trouvent les seuls vrais éléments tridimensionnels.

On y voit un gros bureau en bois sur lequel brûlent une cinquantaine de bougies. Une grosse chaise est légèrement en retrait.

Sur le bureau, un moniteur vidéo laisse s'épuiser une bobine où apparaissent slogans, traitements médiatiques, images de consommation, médecins avec masques chirurgicaux, etc. Voilà pour les indices.

Il est intéressant de constater que les murs s'opposent sur plusieurs registres, jouant une sorte de ping-pong de bord en bord de la salle.

Les valeurs idéologiques populaires soutenues par les photos spectaculaires des médias sont comparées aux portraits, anonymes, impersonnels, qui s'animent tout à coup par une reconnaissance familiale et privée, heureusement livrée par l'artiste lors du vernissage.

Les tensions entre l'Occident et l'Islam sont aussi là, le matérialisme économique en face d'une idéologie de la mort, celle du Djihad islamique.

Se heurtent également l'expression de l'intimité profonde et sa livraison spectaculaire entre le livre, l'écrit et l'affiché : les photos intimes et leur publication dans les médias de masse.

Se confrontent en outre les racines culturelles (famille directe, dont deux fois l'image du père) et leurs persistances en face d'un brutal autoportrait, parsemé de violences quotidiennes, observées et écrites. Le miroir n'offre-t-il pas aussi au curieux de retrouver son propre temps en lisant celui de l'autre ?

Identités, donc, soutenues par les idéologies, toutes confrontées à la mort. C'est ici qu'il faut reconnaître celui qui ne peut guérir, l'incurable : il est confronté à son miroir. Les crânes et les os croisés l'indiquent bien. Sur le mur d'en face et au centre se trouve l'homme se protégeant, la tête en feu, reprenant le même geste, les bras croisés.

Le profil de l'artiste est au centre du large drapeau français, bleu, blanc, rouge. L'artiste avance, tente de se définir lui-même comme individu. Muni de son ferment identitaire, il traverse un espace mouvant, aux frontières élastiques, où il sait révéler les contradictions des idéologies et des questionnements profonds d'une partie de l'humanité. Mondialisation ?

Voilà un mythe moderne ! Il est inscrit sur les murs, frontières closes d'un bricolage besogneux et perfectionniste. Le mythe traverse le temps et celui-ci est mesuré par le feu qui se consume sur le bureau, lentement mais sûrement. Des chandelles brûleront tout le temps de l'exposition. Elles font irradier de cet endroit une chaleur à la fois bienfaisante et inquiétante. Une façon de nous rappeler que nos têtes sont probablement en feu. ■

1 Claude LÉVI-STRAUSS, *La pensée mythique*, Plon, 1979, p. 36.

Mohamed EL BAZ a participé, avec *Bricoler l'incurable*, à l'exposition *Africa Remix* sur l'art contemporain africain, au Centre Pompidou du 28 mai au 8 août 2005.

Merci au Consulat général de France à Québec pour leur collaboration.

Photos : Michaël PINEAULT/Les DéclencheurEs